

*Jean-Marc Glénat*

## **Retour sur l'engagement. À quoi rêvions-nous ? Qu'est-ce qui les fait se lever ?**

**L**orsque je commence à écrire ces lignes, la radio m'apprend la disparition de Mme Simone Veil. Je prendrai donc cette triste information comme une sorte de parrainage imaginaire et je l'assume, bien présomptueux : cette grande dame incarnait cette humanité qui dans un siècle troublé a contribué à inventer l'avenir en regardant l'adversité et quelquefois la barbarie en face.

L'Histoire quelquefois ne laisse pas d'autre choix que de choisir son camp. L'engagement, c'est se résoudre un jour, pour une raison ou une autre, à ne pas accepter le destin aussi contraire fut-il. C'est le choix de dire « oui » ou de dire « non » et d'assumer cette voie ; c'est surtout celui de dire « je », de s'exposer à la face du monde. C'est refuser la souffrance, celle des femmes, des enfants, des hommes où qu'ils soient.

Ce risque du « je », je le prends ici en partageant une réflexion sur le sens de l'engagement. Un pari en forme de « récit de soi », nécessairement subjectif et de la plus sincère mauvaise foi. Avec une pincée de poésie parce qu'après tout, nos métiers se déploient bien souvent entre le poétique et le politique

Que cette question de l'engagement figure au sommaire d'une revue du champ social est plutôt rassurant ; cela semble vouloir dire que le travail social est encore une activité qui implique. On peut donc espérer que les professionnels qui accompagnent au quotidien des personnes en difficulté sociale ou en situation de handicap ne se sont pas totalement rendus à l'évidence techniciste. C'est aussi l'espoir que ces métiers « impossibles » de l'éducation spécialisée ou de l'accompagnement social veulent encore dire quelque chose de ceux qui en sont les acteurs.

Cette modeste contribution à une réflexion sur l'engagement est à la fois un témoignage sur un parcours professionnel et personnel, et une tentative de mise en perspective de l'évolution des modalités de cet engagement pour des individus d'aujourd'hui, en l'espèce des jeunes ou futurs professionnels.

## Une trajectoire à la lisière de deux siècles

La nature de l'engagement n'est jamais vraiment le fruit du hasard : ainsi, comment un jeune homme né à la fin des années 1950, s'engage-t-il dans une carrière qui ne lui apportera ni gloire ni richesse ? Le choix de devenir un invisible et modeste soutien de la misère du monde doit bien reposer sur quelque fondation. Pour ce qui me concerne cet engagement prend corps dans un petit bout d'Histoire. J'ai grandi dans un environnement familial qui se qualifiait volontiers de prolétaire, ce qui dans le milieu des années 1960 évoquait un milieu ouvrier modeste, mais qui avait une ambition de promotion sociale et intellectuelle pour ses enfants. Les livres, autant que le pain, étaient des richesses dont il était impensable que des hommes, des femmes, des enfants puissent être privés. L'imaginaire de cette famille était nourri d'une filiation militante : la mémoire de la Commune de Paris était cultivée comme une épopée mythique : des hommes et des femmes s'étaient soulevés et avaient inventé un avenir commun. Ceux des grèves de 1936 et du Front populaire, de la guerre d'Espagne et des Brigades Internationales, des maquis de la Résistance étaient nos cousins, presque des frères. Des parents éloignés qu'on connaissait sans les avoir jamais rencontrés. Le Parti Communiste, dont le rôle d'église laïque et révolutionnaire était encore très vif, se chargeait d'alimenter cet imaginaire en images, en textes, en défilés, en chansons. Un concert des Chœurs de l'Armée Rouge, ça vous galvanise une enfance. Du lyrisme, de l'émotion et des colères qui avaient su trouver un exutoire dans la lutte. Et puis on souffrait avec le Vietnam, on s'exaltait avec Cuba, C'était un temps où l'histoire était encore une mémoire toute fraîche : on entendait dans des repas de famille parler de la Libération de Paris, des maquis, de l'appel à l'insurrection de Juin 1944 par ceux qui avaient vécu et participé à ces événements. On voyait aussi des adultes avec d'étranges tatouages sur l'avant-bras, sans trop savoir ce dont il s'agissait car les

réponses étaient toujours plus ou moins évasives, fuyantes ou pudiques. On disait « les camps », on murmurait « les rafles » et il fallait aller chercher ailleurs les réponses au silence.

Tout ça, à l'orée des années 1970, ça constitue. « Mai 68 » fut une histoire vive, vécue au quotidien : un père occupant son lieu de travail, des frères en manif et en grève ou sur les barricades ou embarqués dans les commissariats parisiens. Une mère souvent courage qui se débrouille pour ravitailler les troupes malgré les pénuries. Et un regard de 9 ans sur tout ça : le journal, les lacrymos à la radio, les récits de ceux qui reviennent de là où ça se passe. Un peu frustré de ne pas en être, mais sûr qu'un jour... « Un jour viendra, couleur d'orange » (1). Et puis les discussions sans fin, les engueulades en famille entre les staliniens, les trotskystes, les situationnistes, les anars.

Longtemps je n'ai jamais su ce que voulait dire être de droite ; c'était pour moi un concept étranger et abscons. La notion de « jeune de droite » m'était impensable. J'ai su plus tard, hélas, que je me trompais. Et puis est venu mon tour. Assez tôt les jeunesses communistes, ce scoutisme rouge et puis, parce que ce n'était pas assez rigolos, le compagnonnage avec les organisations trotskystes et l'internationalisme. D'autres histoires, d'autres géographies : la Palestine et les mystères de la politique au Moyen Orient, l'Irlande du Nord et les discussions politiques avec le Sinn Fein voire plus si affinités, le Pays Basque sous Franco et l'occasion de jouer au héros à peu de frais, de flirter avec la clandestinité. Plus tard ce sera la Corse. En tout cas des colères et d'immenses tristesses en entendant les nouvelles du Chili, d'Argentine dont on croisait les exilés qui racontaient les dictatures ; et ces colères qui trouvent un objet proche pour s'y affronter : se battre contre l'Ordre nouveau, les nazillons du GUD (Groupe union défense), les fachos du FNJ (Front national de la jeunesse), ces figures de la Barbarie que la parole ne suffisait pas toujours à faire reculer. Le cocktail Molotov

---

(1) Un jour, un jour : « Tout ce que l'homme fut de grand et de sublime, Sa protestation ses chants et ses héros, Au-dessus de ce corps et contre ses bourreaux, A Grenade aujourd'hui surgit devant le crime, Et cette bouche absente et Lorca qui s'est tu, Emplissant tout à coup l'univers de silence, Contre les violents tourne la violence, Dieu le fracas que fait un poète qu'on tue, Un jour pourtant un jour viendra couleur d'orange, Un jour de palme un jour de feuillages au front, Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront, Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche », poème de Louis Aragon.

était souvent plus efficace il faut l'avouer et le service d'ordre des manifs souvent plus rigolo que les débats interminables dans des locaux enfumés. Car c'était un temps pas encore aseptisé où on fumait en réunion. Un temps de radicalité où le fanatisme n'avait pas encore endossé les habits du religieux (Roy, 2016).

« Ni Dieu ni Maître », était une devise qui n'appartenait pas aux seuls anarchistes, mais qui était bien à l'image du souffle libertaire qui emportait l'époque. Il y eu les combats anti-nucléaires, des manifs à vélo et une bringue monumentale le jour de la mort de Franco. Les luttes lycéennes et étudiantes qui permettent de se frotter à la violence, de l'exercer parfois, de la subir aussi, de conjurer la peur de toute façon. Des noms conspués « Haby », « Debré », des yeux qui piquent au Quartier Latin, à République, Nation, Bastille... De quoi en tout cas se forger une identité militante à soi. Un genre de conscience sinon de classe, du moins de l'importance de l'action politique plus ou moins directe. Assez formateur en termes de ce qu'on qualifiait davantage d'agit-prop que de communication.

Mais si la Révolution nous semblait être au bout du fusil, elle était aussi au bout de la fête ; cette Révolution-là devait être joyeuse et nous n'allions pas attendre un avenir radieux pour rendre les nuits incandescentes : autant prendre tout, tout de suite en matière de plaisir. La militance rimait souvent avec la danse et on collectivisait les cigarettes qui font rires. Quant à la recherche d'une convergence des luttes avec les camarades féministes, elle n'était, je l'avoue, pas toujours désintéressées. Même si cela impliquait de changer quelques *habitus* en matière de relation de genre. Je fus également définitivement convaincu que la culture, l'écriture, les arts et le Beau étaient plus utiles à nos utopies qu'un P38 (Hamon & Rotman, 2008). Je découvrais que nos rêves ne pouvaient pas faire bon ménage avec la mort. C'est bien cet humanisme-là qui m'avait été transmis, celui qui professait que l'Humain était le bien le plus précieux qui soit : un genre de spiritualité athée pour laquelle si le ciel était vide, il fallait bien faire de cette vallée de larmes autre chose qu'un paysage de chaos et de domination de l'Homme par l'Homme. Et puis Trotski avait été en son temps un homme de lettre et sa fréquentation des artistes durant son exil était un alibi confortable pour prendre une nouvelle direction. Et préférer le rire des enfants aux grimaces de certains tristes sires de l'idéologie.

On peut légitimement se poser la question de ce que j'attendais en retour de cet engagement : en fait, la réponse est sans doute dans l'oubli de soi dans un rêve collectif, dans un tout où chaque parcelle d'agir peut changer un peu ce monde. Vision aussi holistique que politique, en tout cas au plan ontologique, une volonté de se fondre dans la puissance du nombre, faire corps avec l'histoire : « nous ne sommes rien, soyons tout ». Faire l'histoire. En toute modestie. Cette utopie se déclinait au pluriel car nous étions nombreux tout de même à partager cet idéal.

## « Entrer dans la carrière » ; **entre espoirs et désillusion**

Au moment de choisir un métier, le lien avec cette épopée de l'engagement allait de soi. Il s'agissait de transformer l'essai. Je pensais à l'imprimerie et aux ouvriers du Livre qui depuis 1789 reproduisaient *ad libitum* ce miracle de multiplier les idées : romantisme des typographes, du plomb, des rotatives, glorifiés par Vallès. Magie de l'encre sur le papier qui permet de crier « J'accuse » et qui fait tellement peur aux assassins de Jaurès. De l'intelligence et de la culture en acte ! J'étais mauvais en dessin : l'École d'Estienne est restée un temple inaccessible.

Faire « l'institut » fut une option. Mais l'idée de me fondre dans une institution qui me semblait alors trop normative fut abandonnée.

Être éducateur fut mon choix, complètement libre, mais pas forcément totalement éclairé. Je pensais juste qu'en travaillant avec les plus en difficultés, j'allais contribuer au dépérissement d'un système d'oppression. Et puis la fréquentation des marges, des paumés, des pas-tout-droit, de ceux qui ont mal à l'âme ou au corps ça m'allait bien. Une version professionnelle de la défense des damnés de la terre. Une espèce de malentendu : lors de l'entretien de sélection je m'efforce de gommer ces motivations pour « tromper l'adversaire » ; en fait c'est justement cela que l'on attendait de moi : avoir des tripes, des convictions. Un engagement. Le temps de la formation venait conforter l'idée que l'éducateur avait une responsabilité critique envers le monde. J'ai adoré la psychanalyse qui dominait alors la pensée professionnelle. Je découvrais qu'elle avait cette vertu de libérer le « sujet » et d'interpeller les systèmes figés : joli programme, ça m'allait bien. Plus tard, j'ai découvert qu'à l'instar de tous

les discours, elle pouvait elle aussi être aliénante et dogmatique, violente parfois chez certains des « maitres » qui en maniaient l'usage. J'allais alors ranger Marx et Freud dans des rayons moins centraux de ma bibliothèque intérieure.

L'engagement prit alors pour moi de nouvelles formes, bien ancrée dans la réalité du handicap, de la maladie mentale, de la précarité. Je fourbissais mes nouveaux outils : l'écoute, cette fameuse empathie, le refus d'une trop grande « distance », le combat parfois contre des organisations, des institutions qui restent sourdes à la souffrance et contre lesquelles, être éducateur veut parfois dire entrer en résistance, se faire la voix de ceux qui n'en n'ont plus. Ce furent aussi des joies de voir que cet engagement est payé d'une « réussite », comme un genre d'étincelle. C'est bête, mais quelques sourires de soulagement, d'apaisement sont autant de pépites dans nos métiers ; équilibre dans ce jeu de la dette, « don/contre-don » qui justifie provisoirement de s'engager.

Mais dans le même temps, quelle ne fut pas ma déception en arrivant dans ce champ professionnel de m'apercevoir que ce que je croyais être un milieu engagé dans la transformation sociale était en fait largement engagé dans la préservation des institutions. Le faible niveau de syndicalisation du secteur, les préventions des professionnels à engager des actions revendicatives me sont apparues comme être le reflet d'une histoire plus archaïque de ce secteur et de ses racines caritatives. Ne pas trop faire de vagues et comprendre toutes les parties prenantes, faire usage de nos capacités de « médiation », rester « professionnel ». L'éducateur comme « moine-soldat », l'assistante sociale comme dame patronnesse, toutes figures suffisamment bonnes pour que les « vaches soient bien gardées » et que pas grand-chose ne soit bousculé d'un ordre qui reproduit les inégalités. Des postures un peu tièdes sans doute au regard des enjeux. Et une tiédeur payée au prix de l'invisibilité. Le travailleur social est désormais trop rarement un « militant » de l'humain et peut se contenter de rester un tâcheron de la bienveillance dont les gestionnaires s'efforcent de casser l'outil de travail ; pour lui, le grand public a, au mieux, un respect condescendant, fils ou fille naturel(le) du « grand frère » et de « Super Nany ». Et que dire de sa représentation pour les grands commis de l'État : un concierge de luxe pour la misère du monde. Il s'agit bien souvent de faire « comme si », dans les établissements ou services du social et du

médico-social, les travailleurs sociaux n'étaient pas des salariés comme les autres. Qu'ils étaient, par leur mission, leur « vocation », leur place auprès des personnes accompagnées, en dehors du monde du travail, dans un espace social intermédiaire dans lequel les rapports de pouvoir, les rapports salariés-employeurs, devaient se traiter dans une conflictualité « à bas bruit », dans une gestion intersubjective des divergences. Cette psychologisation des rapports sociaux, dont Michel Foucault (1975) nous rappelle tout de même à longueur de page qu'elle est l'autre face de l'enfermement, marque l'identité de l'engagement des travailleurs sociaux ; il est parfois plus efficace pour que rien ne change d'instituer une bonne « analyse de pratique » qui vienne calculer la longueur du cordon ombilical des professionnels, que de s'attaquer à la complexité des rapports sociaux au sein de l'organisation. La parole, cette matière essentielle à ces métiers, parfois, se fait complice des pires paradoxes.

Donc, quelquefois, j'ai pu détester une certaine psychanalyse à la lecture éthérée des rapports de force, sa capacité à justifier l'injustifiable et de permettre au sujet d'accepter de courber l'échine ou se dépêtrer avec sa douleur ; cette déception fut toutefois toujours passagère, tant elle pouvait dans le même temps, dire le contraire. Cette analyse du rôle « disciplinaire », patriarcal et paternaliste du modèle psychanalytique aura en tout cas étoffé ma conviction qu'il faut toujours se méfier des certitudes y compris quand elles sont assénées avec talent et théâtralité. La glose rôdée de certains gourous conforte parfois une soumission à l'autorité, même si la légitimité de celle-ci ne tient plus à grand-chose et reste performative. Souvent le roi est nu. Alors, après le stalinisme, les Khmers rouges et la realpolitik... on finit par apprendre et à faire attention où on met les pieds. Drôle de paradoxe donc, que ce travailleur social, dont des générations se sont constituées dans une pensée critique du pouvoir et qui courbe l'échine devant la figure du Maître. Drôle d'amnésie pour une profession qui puise les sources de son existence pas uniquement dans les sacristies, dans les Préfectures ou les cabinets ministériels, mais aussi dans les maquis et dans la geste du Conseil national de la résistance (2).

---

(2) L'article 35 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen intégrée à la Constitution française précise bien que : « Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs ».

Dans mon parcours, j'ai pu vivre plusieurs conflits au sein de ce qu'on nomme avec pudeur une « entreprise » du travail social. Dans la plupart des cas, « l'intérêt de l'usager », « l'image de l'institution », « la crédibilité auprès des partenaires », étaient autant de freins à ce qui, dans d'autres secteurs, aurait provoqué des blocages de l'entreprise et des mouvements durs. Dès lors, la subordination aux Pouvoirs, la « délégation de service public » ont transformé cet acteur du changement social en un agent de l'État soumis désormais aux dogmes du libéralisme. Une nouvelle figure de la servitude volontaire. À moins que, comme l'analyse François Dubet (2002), le travailleur social ne soit que l'agent d'un « programme institutionnel » de normalisation en déclin. Note d'optimisme : j'ai partagé ou accompagné des expériences de lutte dans lesquelles des équipes mures ont su mener des luttes internes, le faire savoir dans leur environnement et ainsi replacer le travail social dans le monde réel du travail. Au bénéfice des personnes accompagnées le plus souvent.

Un passage significatif dans le champ de l'éducation populaire m'aura par ailleurs permis de rencontrer cette forme d'engagement originale qu'est l'engagement artistique : le théâtre notamment, cette occasion d'éprouver combien le verbe pouvait changer quelque chose, même si cette révolution ne durait que le temps d'un spectacle, d'une lecture, d'une danse. Et lorsqu'il ouvre à l'émotion, les publics les plus éloignés de la création, dans une prison, un hôpital ou au cœur d'un territoire enclavé, le monde n'est plus tout à fait le même lorsque les artistes reprennent la route.

Si je peux parler de mon engagement professionnel, il a porté sur la recherche du « bien-faire » (ou en tout cas du « pas trop mal-faire ») et de la mise en sens de mon travail : essayer d'avancer en lâchant le moins possible sur ce que je pensais être l'essentiel. Radicalité désormais un peu tiède, mais qui se réveille quand la souffrance au travail ou la maltraitance des uns pour les autres vient altérer les individus et leur dignité. Je me suis essayé à la fonction de « cadre intermédiaire », une des plus impossibles à exercer en ces temps de pression des organisations sur les individus ; quand le « Wall-Street management » pénètre le travail social, nous voici au royaume de l'imposture où le vocabulaire de la rentabilité fait progressivement office de sens. Pas trop envie d'alimenter la souffrance au travail qu'imposent les nouvelles organisations.



Devenir formateur de travailleurs sociaux a été une alternative marquée par l'optimisme. Transmettre, accompagner la construction d'une identité professionnelle, réfléchir sur les pratiques, un beau programme. Des déceptions bien entendu. Des questions, toujours un peu les mêmes : où est le sens ? Comment produire de l'intelligence collective ? Comment ne pas être débordé par l'opérationnalité ?

## Les figures de l'engagement contemporain

Et puis bien souvent, j'ai rencontré des lueurs d'espoir dans un monde qui en manque tant : des étudiants en travail social qui interpellent une institution, de manière brouillonne, potache parfois, mais qui donnent une respiration dans des systèmes verrouillés par l'intégrisme positiviste, le culte du fonctionnel, la peur du bordélique et le discours de toutes les fatalités. Des travailleurs sociaux, des parents, des enseignants qui se regroupent et cherchent dans des collectifs, parfois au prix de l'improbable, à repenser un avenir pour le travail social. De quoi encore rêver que tout n'est pas joué et que nos institutions génèrent encore des possibilités d'imprévu : en d'autres temps, on aurait parlé d'instituant. Moi aussi, mon échine s'est un peu courbée, mon esprit critique s'est un peu engourdi. Moi aussi j'ai été en partie contaminé par le discours de la rationalité, celui de la « gestion ». Moi aussi, j'ai appris à parler la *novlangue* du travailleur social des années 2000.

Quelquefois, j'entends poindre cette douce musique de la résistance dans la voix, dans les voix des futurs et jeunes professionnels ; et c'est bon cette musique qui parle d'un avenir peut-être pas complètement radieux, de matins qui ne chantent pas forcément, mais qui racontent des histoires minuscules d'engagement. Ils parlent d'un « aujourd'hui » qui donne à voir bien des ruptures dans les relations entre l'individu et la société. La modernité contemporaine prête à l'individualisation ; nos jeunes professionnels sont d'une génération qui n'a pas connu les grandes utopies, qui a l'injonction de construire son histoire au pluriel. Le modèle d'un individu autonome, sensé détenir la maîtrise de son corps, de son activité, de ses appétences, de son avenir est devenu le modèle dominant. La socialisation s'effectue désormais dans une société dans laquelle les grands récits collectifs (Lyotard, 1979), font place aux « récits de soi »

(Kaufmann, 2004). Les institutions ne sont plus les uniques voies de la socialisation ; elles doivent compter avec les aspirations et les besoins des individus et plus seulement ceux des collectifs (Beck, 2001).

L'individu peut s'émanciper en partie des déterminismes sociaux (famille, classes, genre...) et se « fabriquer » à partir de logiques qui lui sont propres ; il multiplie les modèles d'identification dans une véritable injonction à la « construction de soi ». Contraint à devenir « agent de son propre changement » (Ehrenberg, 1995), il doit assumer les conséquences de ses orientations et de ses choix, et choisir dans la diversité des propositions de socialisation les éléments de sa propre construction. Il évolue ainsi dans une forme de « modernité liquide » (Bauman, 2006) caractérisée par l'imprécision des formes sociales. L'individu contemporain se trouve au cœur d'une tension existentielle entre ses aspirations à être, le flou et la pluralité des modèles qui sont à sa disposition pour se fabriquer.

Dans ce contexte, il met en œuvre des processus de socialisation pluriels, dans des espaces de construction identitaire où il expérimente une « pluralité des modes d'engagement » (Lahire, 2013). Ces espaces de médiation entre soi et le monde permettent de mettre en jeu la réalisation de soi (Bromberger, 1998) dans des « passions ordinaires » hétérogènes. Ils constituent l'individu et deviennent le marqueur de son inscription sociale. On peut parler d'espaces *transitionnels*, d'espaces de médiation, de socialisation, qui permettent à la fois de se confronter aux règles sociales, de les incorporer ou de se positionner vis-à-vis de la norme et des codes. Ces espaces de socialisation ne se trouvent plus dans les grandes organisations, mais dans une myriade d'initiatives.

On trouve de l'engagement dans les réseaux sociaux, dans les micro-actions qui déclinent les idées de solidarité, de fraternité, d'écologie, de sollicitude. Mais c'est toujours un individu qui s'engage : celui d'aujourd'hui ne se perd plus dans la fusion du collectif. De peur d'être déçu ? De peur de se perdre ? L'engagement est désormais polymorphe, il est de l'Agir qui bricole en permanence des pensées baroques, colorées, multifformes. Qui invente une mondialisation au sens généreux et ouvert du terme. Ils n'hésitent pas à faire des allers-retours entre le « local et le global », à puiser dans l'immense réservoir d'initiatives. Ils s'inscrivent dans des temporalités de l'ici et maintenant, gèrent l'immédiateté et

l'urgence, se fichent pas mal de l'idéologie, multiplient avec pragmatisme des expériences singulières. La dette est sans doute moins lourde lorsque le passé est si proche et que l'histoire se décline au présent ; alors, l'engagement se fait plus léger, moins « grave ». Sans doute que leur « héritage n'est précédé d'aucun testament » (Char, 2007).

L'engagement de nos jeunes professionnels nous étonne, parfois nous inspire, nous énerve aussi de temps en temps. Il bouscule quelquefois ce que nous pensions être nos « valeurs ». Les dépoussière souvent. Dans tous les cas, ces nouvelles façons d'être de ce monde sont autant d'opportunités de dialogue, d'invention commune. Et d'invention du commun : n'est-ce pas cela qui se joue pour une génération. Essayer de redonner du sens à ce qui semble ne plus en avoir que dans les discours de l'obscurantisme religieux ou du déterminisme libéral : ils rejettent, sans dogmatisme, mais dans une démarche pragmatique le TINA (3) généralisé. Peut-être une façon d'être communistes en ayant fait table rase du communisme (Rancière, 2010). Et ils en ont bien besoin ces jeunes professionnels dans un champ d'activité dominé désormais par des paradigmes d'efficience, de rentabilité, à mille lieues de l'humanisme originel.

Loin de me désespérer de cette configuration de l'engagement, elle me laisse, en cette presque fin de carrière, le sentiment que d'autres prendront le relais, mèneront d'autres combats ; le sentiment aussi que je ne comprendrai pas toujours le sens de certains combats. Mais mes aïeux, ceux qui nous ont invité à entrer dans la carrière non pas comme des moutons et certainement pas comme des loups, simplement comme des hommes et des femmes debout, auraient-ils compris les luttes dans lesquelles je me suis impliqué ? Pas sûr ! En tout cas, il me semble toujours aussi urgent de souffler sur les braises de la justice, de la solidarité, de l'invention, du rêve et du rire pour que ces métiers de l'humain puissent continuer à avoir un sens. Et sauf à insulter l'avenir, il nous faut entendre et voir ces formes nouvelles de l'engagement, non pas comme des régressions du politique et du citoyen, mais comme une mutation du rêve d'un possible. C'est sans doute le prix d'un possible ré-enchantement du monde.

Et que les travailleurs sociaux continuent, car c'est là, je crois la seule vraie fonction, à faire des pieds de nez, à tirer la langue, et quelquefois à mettre

---

(3) TINA : « There Is No Alternative », le slogan de Margaret Thatcher et de Donald Reagan repris depuis par tous les néo-conservateurs et autres « socio-libéraux ».

des gifles à des systèmes qui perpétuent l'injustice, l'égoïsme, le pragmatisme calculateur et la pensée froide.

## Vers de lendemains qui susurrent ?

Quant à moi, qui commence à percevoir l'issue d'une carrière professionnelle, je redécouvre avec à la fois bonheur et amertume les joies d'une nouvelle radicalité. Avec amertume parce que pour avoir longtemps cru à l'illusion du Progrès Radieux, je vois bien que les combats de nos aïeux, les nôtres et ceux de notre descendance sont encore à mener. Fatigue parfois. Avec bonheur parce que je ne me résous pas à la misère, à l'injustice, à la corruption, au népotisme, et que ça va m'occuper l'esprit et le corps pendant encore un sacré bout de temps. Je décline désormais l'engagement sous des formes renouvelées : le combat syndical est un de ces engagements.

Malgré le mépris du patronat et parfois celui des salariés, malgré l'ironie des « chiens de garde » et la mécanique d'individualisation des rapports sociaux au sein de l'entreprise. C'est un combat qui garde tout son sens parce que la violence au travail reste plus que jamais présente, y compris dans nos secteurs qu'on pensait préservés. On y trouve des conseils d'administration foulant au pied les valeurs qu'ils prétendent défendre, des directeurs, formés désormais davantage par les sciences de gestion que par les canons du travail social qui gèrent les « boîtes » du secteur avec l'état d'esprit de la grande distribution. Des formes de maltraitance qui tendent à se généraliser malgré les discours sur la QVT (Qualité de vie au travail). L'engagement syndical permet de dépasser les individualismes, à se sentir moins seuls : sa fonction de veille permet de mettre du collectif là où l'individu est renvoyé à sa responsabilité et à sa compétence. Il est plus que jamais d'actualité, à l'heure où des décennies de construction d'un droit du travail sont remises en question au nom d'un dogme vendu comme le parangon du progrès. Nouvelle figure de l'agit-prop version MEDEF (Mouvement des entreprises de France) qui vante les mérites de la « liberté » du travail en *ubérisant* la société.

Mon engagement dans la recherche, dans la production même modeste de connaissance, dans le partage du savoir et dans la création d'une intelligence collective est un autre de mes chantiers, un chantier exaltant. Déconstruire le réel, inventer des idées, en secouer des anciennes, débattre est un beau chemin. Et puis, pour boucler la boucle, je continue à cultiver le jardin

épineux de l'insoumission en ayant retenu d'un parcours d'engagement qu'au-delà des divergences, des désaccords, des conflits, la dignité de l'humain est notre bien commun le plus précieux. Alors lutter avec un regard plus doux sur le monde et malgré toute la violence du monde cultiver la tendresse : accompagner un enfant qui grandit, un ami un peu triste, aider le monde à rire et pourquoi pas à être plus beau.

Inventer une rencontre dans les bras d'une danseuse de tango.

Répondre à l'invitation de Charlotte Delbo, cette autre dame magnifique qui a su elle aussi affronter le visage de l'horreur sans perdre l'essentiel : « Je vous en supplie, faites quelque chose, apprenez un pas une danse, quelque chose qui vous justifie, qui vous donne le droit d'être habillés de votre peau, de votre poil, apprenez à marcher et à rire parce que ce serait trop bête à la fin que tant soient morts et que vous viviez sans rien faire de votre vie » (1970).

Une manière poétique de rappeler que si nous avons une dette, elle concerne en premier lieu l'avenir et que celui de l'Histoire reste à construire au prix de nos engagements ●

Jean-Marc Glénat est formateur à l'IFME de Nîmes,  
Doctorant en sociologie à l'INSHEA (Paris X)  
et Danseur de Tango argentin.

## Bibliographie

Aragon, Louis, *Un jour, un jour*,  
<http://poetesresistants.canalblog.com/archives/2014/07/06/30200995.html>, (consulté le 8 novembre 2017).

Bauman, Zygmunt, *La Vie liquide*, Arles, Le Rouergue/Chambon, 2006.

Bromberger, Christian, *Passions ordinaires : du match de football au concours de dictée*, Paris, Hachette, 1998.

Char, René, *Les feuillets d'Hypnos*, Paris, Folio, 2007.

Delbo, Charlotte, *Auschwitz et après : une connaissance inutile*, Paris, Minuit, 1970.

Dubet, François, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002.

Ehrenberg, Alain, *La société du malaise*, Paris, Odile Jacob, 2012.

Foucault, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

Hamon, Hervé et Rotman, Patrick, *Génération : tome 1, Les années de rêve* et *Tome 2, Les années de poudre*, Paris, Seuil, 2008.

Kaufmann, Jean-Claude, *L'invention de soi*. Paris, Armand Colin, 2004.

Beck, Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 1986.

Lahire, Bernard, *Dans les plis singuliers du social : Individu, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, 2013.

Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

Rancière, Jacques, « Communistes sans communisme », in Badiou, Alain et Žižek, Slavoj, *L'idée du communisme*, Fécamp, Lignes, 2010, pp. 231-246.

Roy, Olivier, *Le djihad et la mort*, Paris, Seuil, 2016.